

La sorcière : « antimère » et femme libérée ?

Steve Laflamme

Numéro 164, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65906ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, S. (2012). La sorcière : « antimère » et femme libérée ? *Québec français*, (164), 90–92.

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. FLORIAN, FABLES

La sorcière : « antimère » et femme libérée ?

PAR STEVE LAFLAMME*

Le fantastique joue inmanquablement sur les ambiguïtés et récupère, on l'a vu souvent, les symboles pour les travestir, les faire changer de signe. Fréquemment, les archétypes qui ont façonné le visage du fantastique au fil des siècles sont en fait des représentations de peurs ou de désirs refoulés. Ainsi, le vampire, par exemple, sous des airs de meurtrier sanguinaire, peut clairement évoquer des pulsions sexuelles : on remarquera la sensualité qui est déployée par la victime qui offre son cou à la créature qui souhaite se nourrir d'elle, en s'enfouissant en elle, pour ainsi dire ; on remarquera également la volupté qui émane de la mortelle morsure. (D'ailleurs, une part du mythe du vampire veut que ce dernier ne puisse *pénétrer* chez sa victime à venir que si celle-ci l'y invite, comme quoi l'éventuelle victime consent à interagir avec son bourreau...)

Figure tout aussi marquante du fantastique (et du merveilleux), sans doute plus associée à l'enfance que celle du vampire, la sorcière est un archétype qui recèle lui aussi sa part d'inconscient : « C. J. Jung considère que les sorcières sont une projection de l'*anima* masculine, c'est-à-dire de l'aspect féminin primitif qui subsiste dans l'inconscient de l'homme : les sorcières matérialisent cette ombre haineuse, dont elles ne peuvent guère se dévivre, et se revêtent en même temps d'une redoutable puissance¹ ». Le présent article vise à circonscrire quelques-unes des raisons qui font de la sorcière un personnage si effrayant dans l'imaginaire du lecteur (et des personnages qui ont à l'affronter, surtout). Pour ce faire, on recourra au roman *La maison des sorcières* de l'Américaine Evangeline Walton², au film *Blair Witch Project* (Eduardo Sanchez et Daniel Myrick³) ainsi qu'au célèbre conte *Hänsel et Gretel* des frères Grimm⁴.

L'antimère

La sorcière telle qu'elle est personifiée la plupart du temps semble correspondre à une opposition assez ostentatoire à la figure maternelle. Le plus souvent laide, repoussante, elle ne cadre en rien avec l'image rassurante et aimante de la mère. Au lieu de donner la vie, elle la reprend ou, du moins, l'altère négativement. Tandis que la mère fait preuve d'abnégation, d'un altruisme exacerbé, d'une volonté de ce qu'il y a de mieux pour ses enfants, la sorcière fait preuve d'égoïsme, prend plaisir à effrayer plutôt qu'à rassurer et les enfants sont la plupart du temps ses proies. Dans le conte des frères Grimm, la sorcière revêt un double visage : il y a la véritable sorcière, certes, celle qui appâte Hänsel et Gretel avec sa maison faite de pain et de gâteaux, mais il y a aussi la marâtre, la femme du père des enfants, qui exige froidement qu'on se débarrasse des deux jeunes par souci d'économie. Dans le roman de Walton, le docteur Gaylord Carew se rend dans une vaste maison de la Nouvelle-Angleterre pour tenter de comprendre les phénomènes qui s'y produisent et, principalement, pour sauver la jeune Betty-Ann Stone, que l'ancêtre Sarai Quincy, réputée sorcière, tente de pervertir à son tour. Le roman dépeint la maison que hante Sarai comme étant inhospitalière, rébarbative aux étrangers – et même aux membres de la descendance Quincy qui tentent de résister aux pouvoirs de la sombre aïeule : nombre de fois les objets sont projetés contre les murs dans la maison. Ainsi, le foyer familial marqué par la malveillance de la sorcière Sarai Quincy n'évoque en rien l'hospitalité chaleureuse ni la convivialité. L'antimère cherche ici à s'assurer qu'on ne nuise pas à ses desseins égoïstes. Dans *Blair Witch Project*, Mary Kedwards, la soi-disant sorcière de Blair qui nourrit la

légende au Maryland depuis deux siècles, est considérée comme responsable du rapt et de la mort de nombreux enfants, qu'elle aurait punis et maltraités avant de les tuer. À la fin du film, les deux jeunes documentaristes, qui ont perdu leur chemin en cours d'exploration de la forêt de Burkittsville⁵, parviennent à une maison abandonnée (tiens-tiens, ne trouve-t-on pas ici un rappel du conte des deux Grimm ?). C'est dans cet endroit désaffecté, délabré, qu'ils finiront leurs jours, comprend-on grâce au plan final du film : fidèle au mythe local, un des deux jeunes est placé face au mur tandis que la sorcière de Blair (il est permis de croire que c'est elle) tue sa partenaire. Une fois encore, la maison associée à la sorcière, qui incarne son sein, le giron



Illustration d'Arthur Rackham pour *Hänsel et Gretel* des frères Grimm, Londres, 1909.



où l'enfant devrait trouver refuge, est un lieu non fréquentable qui accouche de la mort plutôt que de la vie.

Enfin, si elle enfante, la sorcière ne peut que transmettre le Mal ou, du moins, l'anormalité. Ainsi le révèle le onzième verset du chapitre 7 du *Livre d'Hénoch* : « Et ces femmes conçurent et elles enfantèrent des géants...⁶ ». La mère engendre la vie, l'amour ; l'antimère génère (et entretient) la corruption. Symboliquement, comment mieux représenter le Mal qu'en attribuant à un personnage la propriété de s'en prendre à des enfants ? « En Russie, en Pologne et en République tchèque, selon la légende, des sorcières de nuit appelées *notchnitsa* sévissaient en se glissant pendant la nuit dans la chambre des nourrissons pour les pincer, les mordre et leur sucer du sang. Mais si un adulte intervenait, elles disparaissaient comme par enchantement⁷ ».

Leurre du crime

La sorcière est également rattachée à la tromperie. Dans *Hänsel et Gretel*, la maison apparemment séduisante, voire alléchante sert essentiellement à attirer les deux enfants dans l'antre du Mal. On l'a vu, le phénomène est similaire dans *The Blair Witch Project* : les jeunes cinéastes partis en mission dans le « patelin » de la sorcière de Blair tournent en rond, littéralement, dans la forêt, incapables de retrouver le chemin

du retour. Quand ils aperçoivent la maison au fond du bois, ils se croient sauvés, alors que c'est plutôt dans cet endroit crasseux qu'ils trouveront la mort.

Une autre des propriétés de la sorcière concerne son caractère bestial : « La sorcière avait les yeux rouges et elle ne voyait pas très clair. Mais elle avait un instinct très sûr, comme les bêtes, et sentait venir de loin les êtres humains⁸ ». La sorcière entretient en fait des liens privilégiés avec les animaux : « Les sorcières vivent entourées de leurs animaux favoris qui viennent leur apporter des aides magiques. Tous ces animaux (le chat noir, le corbeau, le crapaud, l'araignée, le rat, le lièvre) ont en commun avec leur maîtresse d'être redoutés et mal-aimés : ce sont autant de reflets d'elles-mêmes⁹ ». Qui plus est, elle est dotée du pouvoir de se métamorphoser, ce qui lui facilite la tâche lorsque vient le temps de commettre ses méfaits.

« Être une femme libérée, tu sais, c'est pas si facile... »

Il semble enfin qu'on puisse percevoir la sorcière comme un des premiers balbutiements, sinon du féminisme, du moins de la libération féminine. Voilà peut-être qui explique pourquoi on a maltraité autant de femmes, au Moyen Âge, sous le prétexte de tuer en elles la trace du démon. (Le film suédois *Haxan les sorcières* (1921) de Benjamin Christensen fait état des violences faites aux femmes considérées comme sorcières.) « Les stéréotypes antiféminins eurent la vie dure jusqu'au XVII^e siècle. La femme faisait peur. Sa physiologie était mal connue des médecins, et les théologiens voyaient en elle un être inconstant qu'il fallait surveiller. Du point de vue juridique, elle était sous la tutelle du père puis du mari. Elle n'acquiesçait une relative autonomie qu'avec le veuvage, mais sa situation se dégradait alors. Michelet¹⁰ vit dans cette exclusion sociale la cause d'un besoin de revanche que la veuve chercha à assouvir dans la sorcellerie¹¹ ». L'un des principaux attributs de la sorcière consiste en sa « relation » particulière avec le Diable : « Les sorcières acceptaient alors de rejeter la foi chrétienne et d'être rebaptisées par le diable en guise de soumission. Le diable appli-

quait une marque sur la sorcière¹² ». Ainsi, le rejet des préceptes chrétiens constitue un premier signe d'affirmation personnelle, à une époque à laquelle il est hérétique (et quasi fatal...) de renier Dieu. Qui plus est, nombreuses sont les histoires faisant état de rapports sexuels entre la sorcière et le Diable. La sorcière est dévergondée, n'a aucune morale. À l'extérieur des œuvres de fiction, les femmes qu'on a accusées de sorcellerie font un usage fréquent de la drogue afin de participer au Sabbat : « [Les images du rêve] compensent par leur enchantement les déceptions d'une vie souvent trop décevante¹³ ». Pour Jean Palou, la corrélation entre le Sabbat et le désir sexuel ne fait aucun doute : « Tout le monde sait depuis les travaux de Freud [...] que le monde des rêves comporte une très forte part de sexualité. Le Sabbat, délire onirique, sera évidemment la transposition des désirs charnels plus ou moins refoulés à l'état de veille. La sorcière verra danser au Sabbat celui qu'elle désire, peut-être même inconsciemment¹⁴ ».

Non seulement la sorcière se permet-elle de vivre librement (du moins en pensée ainsi qu'en se positionnant du côté de la débauche en fricotant avec le Diable) une sexualité qu'elle devrait refouler, si elle était une femme comme les autres, mais on l'accuse aussi de suivre le culte de Diane, la déesse mythologique romaine de la chasse et de la Lune, et figure emblématique de l'affranchissement au féminin : « L'association de la sorcière au démon, au crime et à la sexualité fut une théorie démonologique qui se construisit peu à peu au cours du XVI^e siècle. Les ingrédients du sabbat (le terme même de "sabbat", sa description comprenant un culte organisé voué à des démons nommés Diane, Hérodiane ou Lucifer, leur présence sous une forme semi-animale, les orgies, la profanation des sacrements) furent élaborés sous l'influence des théologiens et des inquisiteurs, du milieu du XIII^e au milieu du XV^e siècle, diffusés à travers des traités de démonologie comme le *Malleus Maleficarum* ou des prédications comme celles de saint Bernardin de Sienne¹⁵ ». On trouvait déjà, au IX^e siècle, dans le *Canon episcopi*, un ouvrage phare traitant de la chasse aux sorcières, des références au lien unissant la pécheresse surnaturelle à Diane : « Il y

a des femmes méchantes qui, retournant à Satan et séduites par les illusions et les fantômes des démons, croient et avouent ouvertement qu'aux heures de la nuit elles chevauchent certains animaux, en compagnie de Diane, la déesse des païens, avec une multitude innombrable de femmes ; et, dans le silence des heures mortes de la nuit, traversent beaucoup de grands pays ; et obéissent aux ordres de Diane comme si elle était leur maîtresse, et sont convoquées certaines nuits à son service¹⁶ ». Ainsi, le culte de Diane permet à la sorcière de se débarrasser de ses liens à l'homme. D'ailleurs, le légendaire balai sur lequel volent nombre de sorcières revêt une significa-

semble de ses descendants qui débarquent dans la maison maudite pour sauver la petite Betty-Ann, que la vieille sorcière convoite.

Bref, la sorcellerie, qui confère un pouvoir notoire à la femme devenue sorcière, peut être perçue comme un indice de liberté par rapport au rôle traditionnel attendu du sexe féminin. Ironie du sort, le septième chapitre du *Livre d'Hénoch* semble attribuer la naissance de la sorcière... à l'homme ; comme quoi on récolte ce que l'on a semé : « Quand les enfants des hommes se furent multipliés dans ces jours, il arriva que des filles leur acquirent élégantes et belles. Et lorsque les

il existe des sorciers, certes, mais ils ne peuvent être considérés comme équivalents des sorcières. On l'a vu, la femme qui sombre dans la sorcellerie est nettement plus effrayante, sans doute parce qu'elle jure avec l'image traditionnelle de la femme soumise, naïve, qui se contente de la beauté à défaut de jouir du pouvoir. Après tout, on est habitué de voir l'homme sous un mauvais jour. La sorcière, elle, est une rare manifestation du Mal au féminin. Tandis que l'Histoire a voulu la cantonner dans des rôles secondaires, un des rares mythes dont elle est protagoniste, celui de la sorcière, a traversé les âges. Cela, en soi, est un haut fait d'armes. □



Thompkins H. Matteson, *Examen d'une sorcière*, 1853 (Collection of the Peabody Essex Museum).

tion particulière : « Parfois les sorcières laissaient leur balai dans leur lit après lui avoir donné leur apparence pour tromper leurs maris. Le balai est un attribut des activités féminines¹⁷ ».

Non contente de s'affranchir de Dieu et de l'homme, la sorcière souhaite que perdure son règne, que ses pouvoirs se transmettent de mère en fille. (On lira à ce sujet l'excellent roman fantastique d'Anne Hébert, *Les enfants du sabbat*, 1974.) La sorcière agit comme une espèce de mante religieuse, qui s'accouple puis dispose de l'homme, n'ayant d'intérêt que pour ses filles. C'est aussi le cas dans *La maison des sorcières* de Walton, roman dans lequel Sarai Quincy est prête à éliminer l'en-

anges, les enfants des cieus, les eurent vues, ils en devinrent amoureux ; et ils se dirent les uns aux autres : choisissons-nous des femmes de la race des hommes, et ayons des enfants avec elles. [...] Et ils se choisirent chacun une femme, et ils s'en approchèrent, et ils cohabitèrent avec elles ; et ils leur enseignèrent la sorcellerie, les enchantements, et les propriétés des racines et des arbres. Et ces femmes conçurent et elles enfantèrent des géants...¹⁸ ».

Question de ranger le balai dans la penderie...

La sorcière s'avère un des rares archétypes du fantastique et du merveilleux qui soit presque exclusif à la femme. Oh,

* Professeur de littérature, Cégep de Sainte-Foy

Notes

- 1 Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1982, p. 898.
- 2 Evangeline Walton, *La maison des sorcières*, Paris, éd. Bibliothèque Marabout, 1954, 188 p.
- 3 Eduardo Sanchez et Daniel Myrick, *Blair Witch Project*, États-Unis, 1999, 1 h 21.
- 4 Jacob et Wilhelm Grimm, « Hänsel et Gretel », dans *Contes de l'enfance et du foyer*, 1812. La version à laquelle il est fait référence ici est en ligne : <http://feeclochette.chez.com/Grimm/hansel.htm>. (Consulté le 5 décembre 2011.)
- 5 Burkittsville est le nom qu'on emploie de nos jours pour désigner la municipalité du Maryland connue jadis sous le nom de Blair.
- 6 « Le *Livre d'Hénoch* est un écrit attribué à Hénoch, arrière-grand-père de Noé. Il fait partie du canon de l'Église éthiopienne orthodoxe mais est considéré comme apocryphe par les autres chrétiens et les Juifs. » *Wikipedia*, « Sorcière », en ligne, consulté le 6 décembre 2011.
- 7 *Idem*.
- 8 J. et W. Grimm, *ibid*.
- 9 *Wikipedia*, « La sorcière », *ibid*.
- 10 Jules Michelet est un historien français qui s'est intéressé à la sorcellerie dans un essai intitulé *La sorcière* (1862), œuvre dans laquelle il cherche à démontrer la fonction utile et salutaire de la sorcière dans un Moyen Âge dominé par l'Église.
- 11 Jean-Michel Sallmann, *Les sorcières, fiancées de Satan*, Paris, éditions Gallimard, coll. « Découvertes », p. 55.
- 12 *Wikipedia*, « La sorcière », *ibid*.
- 13 Jean Lhermitte, *Les rêves*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1941, p. 108.
- 14 Jean Palou, *La sorcellerie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1992, p. 26.
- 15 *Wikipedia*, « La sorcière », *ibid*.
- 16 Extrait du *Canon episcopi*, cité dans Jean-Michel Sallmann, *op. cit.*, p. 29.
- 17 *Wikipedia*, « La sorcière », *ibid*.
- 18 *Idem*.